TRADUCTION ET INTERCULTURALITÉ DANS LES RAPPORTS MAJEURS-MINEURS : LE CONTEXTE BRÉSILIEN

Maria Cristina BATALHA
Université de l'État de Rio de Janeiro, Brésil
cbatalh@gmail.com

Abstract : This article aims at reflecting upon the impact of the presence of a foreign literature, by means of translation – as a discursive formation in the same way as all other social discourses -, in the frame of a national literature, in particular that of a colonized country. We hope that the aforementioned presence sets in motion the dialectic between the *foreignness* and the *familiarity*, between the *known* and the unknown, that which represents, at the utmost, the means through which the cultural systems organize and transform themselves. The potential of translatability- expression of alterity itself – creates a two-way route between the cultures.

Keywords : foreign literature, discursive formation, cultural systems, translatability.

> L´écrivain d´un pays colonisé joue avec les signes d´un autre écrivain, d´une autre oeuvre. Les mots de l´autre ont la particularité de se présenter en tant qu´objets qui séduisent son regard, ses doigts, et l´écriture du texte second est, en partie, l´histoire d´une expérience sensuelle avec le signe étranger[1].

Si le langage du traducteur opère une « créolisation », selon l´expression de l´écrivain antillais Édouard Glissant[2], en ce sens que toute langue, dans son rapport avec le monde, produit « l´imprévisible », on ne saurait tout de même oublier que cette imprévisibilité est loin d´être décalée d´un ensemble de formations discursives multiples, ne pouvant donc pas se soustraire aux discours qui correspondent à l´état de la société où ces discours ont été produits. Et l'on rappellerait la définition que nous donne Michel Foucault,

[1] SANTIAGO, Silviano, 1978, p. 23.
[2] GLISSANT, Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996.

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)

> par discours on entend un ensemble de règles anonymes, historiques, toujours déterminées dans le temps et l´espace qui ont défini à une époque donnée, et pour une aire sociale, économique, géographique ou linguistique données, les conditions d´exercice de la fonction énonciative[3].

Nous pouvons ainsi rapprocher la traduction de toute autre écriture dont elle n´est qu´une de ses diverses manifestations. C´est d'ailleurs pour cette raison qu´Annie Brisset affirme que

> la traduction est solidaire d´un état de société et des normes institutionnelles qui en émanent [...] Voilà pourquoi la théorie de la traduction relève beaucoup plus d´une analyse contrastive des *discours sociaux*, que d´une linguistique différentielle ou d´une stylistique comparée[4].

La proposition de cet article est donc de réfléchir sur l´impact de la présence d´une littérature étrangère, par l´intermédiaire de la traduction – en tant qu´une formation discursive au même titre que tout autre discours social -, dans le cadre d´une littérature nationale, en particulier celle d'un pays colonisé. Nous estimons que cette présence met en route la dialectique entre l´« étrangeté » et la « familiarité », entre le « connu » et le « méconnu »", ce qui représente à la limite le moyen par lequel les systèmes culturels s´organisent et se transforment. Aussi, de même que c´est la dynamique de la production, de la réception critique et de la circulation des oeuvres qui impose des choix, soient-ils paratopiques ou non, il revient également à la société réceptrice d´*autoriser* ce que doit écrire le traducteur. Néanmoins, les plages interlinguistiques – cet espace « entre »-deviennent le lieu de la création culturelle permettant d'exprimer le caractère inachevé et transitoire de toute identité. Ce « troisième espace[5] », à la fois un espace et un état, se dresse dès lors comme un champ paratopique des possibles où la dynamique du pouvoir colonial peut être ébranlée, frustrée, voire neutralisée. Par ailleurs, le potentiel de traduisibilité – expression des différentes manières à travers lesquelles l´altérité se manifeste – crée une voie à double sens entre les cultures, étant donné que l´altérité n´est compréhensible que lorsque l´on prend sa propre culture comme point de repère.

---

[3] FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir,* Paris, Gallimard, 1969, p. 154.
[4] BRISSET, Annie, *Sociocritique de la traduction*, Québec, Préambule, 1990, p. 252.
[5] BHABHA, Homi, *The location of Culture,* Londres, Routledge, 1994.

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)

L´oeuvre traduite s´inscrit ainsi dans un contexte où viennent se joindre des déterminations diverses. Ce contexte, que Dominique Maingueneau dénomme « espace littéraire » – et que le sociologue français Pierre Bourdieu, à son tour, appelle « champ littéraire » – est constitué de trois instances telles que l´institution (maisons d´édition, académies, universités etc), le champ littéraire proprement dit (où viennent s´affronter les différentes positions esthétiques et où s´opèrent les choix génériques) et l´archive (gestion d´une mémoire textuelle commune[6]). En plus, perçue comme une énonciation discursive, la traduction promeut nécessairement la désacralisation d´une oeuvre, dans la mesure où elle devient une forme privilégiée de critique – et il n´est pas rare que l´on trouve des essais critiques, des préfaces et notes explicatives qui bien souvent accompagnent la traduction d´un livre. Ces paratextes sont des mécanismes légitimateurs, certes, mais ils sont aussi les échos d´une interface culturelle et imaginaire commune qui, bien que sans existence autonome, produit « l´imprévisible » à l´intérieur des « champs des possibles ». Et on ne saurait négliger le fait qu´il est des oeuvres qui appartiennent aussi bien à l´auteur qu´à leur traducteur, dont Nerval traduisant Goethe, Baudelaire, traducteur de Poe et Proust, qui a traduit Ruskin.

Partant, écartée à jamais la croyance romantique de langue originelle et infranchissable, nous nous reportons aux mots d´Octavio Paz, qui place la traduction au coeur de toute activité humaine, étant en outre responsable par l´avance des civilisations, car, dit-il, « l´histoire des différentes civilisations c´est bien l´histoire de leurs traductions[7]. »

Dans ce sens, la traduction joue un rôle très important dans un système donnée et peut servir d´ailleurs à des buts très différents. En fait, parmi les critiques qui se sont le plus particulièrement penchés sur les relations entre la littérature et l´histoire, on retiendrait le nom d´ Itamar Even-Zohar (1990) qui, à partir des réflexions théoriques du formaliste russe Tynianov, a élaboré la Théorie des Polysistèmes, constitués de plusieurs sous-systèmes, dont celui de la littérature étrangère traduite. Ce concept nous permet d´étudier l´histoire de la littérature, non seulement dans sa dimension diachronique, mais aussi d´y intégrer toute une dimension synchronique à travers l´histoire des multiples lignes de force agissantes, de même que les déplacements

[6] MAINGUENEAU, Dominique, *Contre Saint Proust ou la fin de la littérature*, Paris, Belin, 2006, p. 58-9.
[7] PAZ, Octavio, *The Poet`s Other Voice*, p. 3., *apud* John Milton, *Tradução : teoria e prática*, 2e éd., São Paulo, Martins Fontes, 1998, p. 143.

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)

qu´y interviennent. Aussi, l´instrumental théorique des polysystèmes se voit-il intimement lié à la notion de « champ » - ou « espace des possibles » - établis par Pierre Bourdieu, qui conçoit la littérature en tant qu´un champ doté de lois propres et autonomes, mais qui participe directement ou indirectement à d´autres champs. Ces relations sont médiatisées par des institutions légitimatrices des différentes instances d´ordre politique, économique et social. La notion de « champ littéraire » structure les déterminations sociologiques en fonction d´une dynamique interne et explique aussi bien la « valeur » d´une oeuvre que la croyance même à cette valeur. Le « champ » se configure ainsi en tant qu´un espace auquel appartient un type de capital en jeu dont le mouvement met en action des forces qui agissent sur les agents selon les positions que ceux-ci occupent à l´intérieur du champ, ces positions pouvant être préservées ou bien disloquées[8]. Dès lors, poursuit Bourdieu,

> lorsqu´un nouveau groupe littéraire ou artistique s´impose dans le champ, c´est tout l´espace des oppositions et l´espace des possibles correspondants - et par conséquent toute la problématique impliquée – qui se retrouvent modifiés: par l´accès à l´existence, c´est-à-dire à la différence, c´est tout l´univers des options du possible qui se modifie à son tour[9].

Par voie de conséquence, le « champ » est un espace qui se meut dans l´histoire et se retrouve, en même temps, assujetti à l´action des forces diverses qui interagissent entre elles.

D´autre part, il conviendrait de considérer que les différents champs artistiques établissent entre eux des relations, non seulement sur le plan « national », mais aussi – et de façon toute particulière lorsqu´il s´agit de pays colonisés par des métropoles perçues comme étant plus avancées culturellement – sur le plan « international ». De toute évidence, le long de l´histoire, le champ littéraire se définit par les références plus ou moins explicites à l´« autre », entendu qu´une littérature ne pourrait vivre en retrait des cultures prises dans leur ensemble. Confortant cette opinion, D´Espagne et Werner affirment que :

> Il n´y a pas de littérature nationale sans des contacts interculturels qui permettent d´alterner une volonté de distance radicale et le besoin d´un processus de traduction qui sont, en même temps, une appropriation de

[8] BOURDIEU, Pierre, *Choses dites*, Paris, Editions de Minuit, 1987 ; *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, 1992.
[9] *Idem*, 1992, p. 326.

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)

> l´altérité, un écart qui nous permet de parler de nous-mêmes et, peut-être la reconnaissance d´une altérité intime. Lorsque nous approchons les étapes historiques de la construction d´une littérature nationale, nous ne pouvons pas nous empêcher d´observer la présence obligatoire de la référence à l´étranger[10].

C´est donc par l´intermédiaire de la traduction que la plupart des oeuvres franchissent les frontières d´une culture et ouvrent la voie à leur incorporation à la culture de la langue d´arrivée, tout en s´y intégrant par le jeu d´intertextualité qui se déclenche. Néanmoins, si la traduction des textes étrangers a contribué à l´enrichissement du patrimoine culturel commun à tous les hommes, on ne pourrait pourtant nier que celle-ci a servi à des objectifs divers tout le long de l´histoire millénaire de ce type de pratique. En effet, le mode d'envisager la langue et la culture que nous traduisons révèle un positionnement idéologique face à cette langue et à cette culture – ainsi que le statut par rapport à notre différence – de même que cette prise de position implique une manière spécifique de traduire. Ainsi, ce traitement est-il loin d´être uniforme et il varie selon l´époque, le pays et les objectifs auxquels les textes traduits se destinent. Dès lors, à travers les temps des stratégies diverses telles que l´« emprunt » ou la « domestication » ont été mises en oeuvre afin d´accomplir positivement les buts assignés, permettant au traducteur de choisir la position dans laquelle il va se placer par rapport à « l´échelle de fidélité à l´originel[11] ». Les choix opérés gardent donc des liens étroits avec les poétiques du traducteur, qui rejoignent à la limite celles de son époque, et révèlent une prise de position dans une série littéraire donnée, à savoir que ce choix permet de déceler le degré de rénovation, voire de rupture, ou bien de confirmation à l´égard des canons existants dans lequel l´œuvre s´inscrit[12].

La traduction et le système littéraire brésilien

D´après les réflexions d´ Itamar Even-Zohar[13] (1990), il existe donc une interdépendance entre les différents systèmes littéraires; une littérature étrangère – en tant que sous-système qui s´intègre à un autre

[10] ESPAGNE, M. & WERNER, M., Avant propos. *Philologiques III. Qu'est-ce qu'une littérature nationale?* Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1994, p. 8.
[11] MILTON, John, *op. cit.*, p. 117.
[12] BATALHA, Maria Cristina, « Traduction et modèles canoniques: l´angoisse de la désobéissance » in *Méta*, vol. 45, nº 4, déc. / 2000, Montréal, Les Presses Universitaires de l´Université de Montréal, pp. 569-580.
[13] ZOHAR, Itamar Even, *Polysystem Studies,* Tel-Aviv, vol. 11, n. 1, Spring, 1990.

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)

système littéraire étranger – peut devenir le véhicule direct ou indirect des transformations produites au sein d´une littérature nationale donnée. Par voie de conséquence, on peut déterminer la place qu´occupe une oeuvre traduite dans le système de la langue cible : primaire, lorsque celle-ci est rénovatrice et fait déclencher de nouvelles possibilités de création artistiques; secondaire, lorsqu´elle ne fait que conforter les modèles canoniques déjà en place, jouant ainsi un rôle conservateur.

Au moment où l´on cherchait à consolider un champ littéraire qui puisse être identifié comme « national », il était réservé à la littérature brésilienne la condition de réceptacle d´autres littératures. Et c´est d´ailleurs dans ce cadre que s´inscrit la rupture avec la littérature portugaise et l´adoption, perçue comme « salutaire », voire « naturelle », du modèle français car, après tout, c´était bien ce qui se faisait de mieux au-delà de nos frontières. Voici comment Pierre Rivas entend cette adoption :

> Indiens américains et gaulois français étaient des vaincus invaincus. Telle est la signification de la « francophilie » latino-américaine. Non point – ou pas seulement – une aliénation mais une stratégie de construction nationale, un modèle non mimétique, mais symbolique[14].

C'est-à-dire, l´idée de latinité tenait lieu d´une médiation parfaite. « La francophilie, à travers la latinité, fut une stratégie de décolonisation politique et culturelle et le ciment des nations romantiques latino-américaines. », constate encore Rivas[15].

Dans des champs mieux structurés et plus autonomes, les raisons littéraires auraient été sans doute plus importantes, quoique non exclusives pour la prise de position d´un écrivain ou d´une « tribu ».

Dans le champ encore flou de la littérature brésilienne, dépendante et strictement liée à d´autres champs tels le politique et l´économique, il ne restait que peu de choix aux agents quant aux positions que ceux-ci devraient occuper à l´intérieur du champ littéraire. D´une manière générale, ce sont ces positions qui conditionnent les stratégies d´importation et expliquent la fonction destinée aux matériels importés. Or, au XIXe siècle, les traductions ont occupé un espace qui demeurait pratiquement vide et dont les contours étaient loin d´être définis; on rappellerait aussi que, dans ce sous-champ, l´importation ne se fait pas seulement par des producteurs, mais aussi, et à plus forte raison, par les

[14] RIVAS, Pierre, « Latinité et francophonie dans um monde globalisé » in JOBIM, José Luís (Dir.), *Sentido dos lugares*, Rio de Janeiro, ABRALIC, 2005, p. 169.
[15] *Idem*, *op. cit*., p. 168.

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)

éditeurs et d´autres agents impliqués dans le processus des choix. Afin de rapprocher un public écarté des grands centres de formation du « goût » et peu enclin à la lecture, les écrivains se sont emparés de stratégies diverses pour populariser la littérature et séduire ce public; ils ont donc, quasi majoritairement, incorporé dans leurs oeuvres les techniques narratives pratiquées dans les romans-feuilletons pour en favoriser la compréhension et préparer ainsi le terrain pour l´établissement d´un des pôles essentiels à l´existence d´un vrai système littéraire : le lecteur.

Lorsque l´on étudie le Brésil du XIXe siècle, Ferdinand Denis, responsable de la Bibliothèque Sainte Geneviève à Paris, devient une référence incontournable. Le travail de Denis est celui de tenter de concilier l´image d´un pays idéalisé par les chroniqueurs voyageurs avec celle d´un pays « civilisé » et « moderne ». C´est sur les traces des constructions imaginaires, qui alimentaient les récits de voyage des chroniqueurs, dont André Thévet et Jean de Léry, que l´ *homo sylvestris* du Moyen Âge européen s´incarne dans la peau des Indiens américains. Néanmoins, la seule présence du « bon sauvage » ne saurait suffire à la volonté de diffusion d´un jeune pays qui tentait de se ranger parmi les pays civilisés de l´Occident.

Le poème épique *La Confédération des Tamoïos*, de Gonçalves de Magalhães, composé de douze chants qui racontaient le conflit entre les Indiens et les colonisateurs, a transformé cet épisode de l´histoire passée en instant fondateur d´une nouvelle race, fruit de ce qu´il y avait de mieux dans chacune des deux parties : l´ingénuité et la bonté étaient supplées, voire « corrigées » par la sagesse de la loi amenée par la « civilisation » portugaise. Après tout, c´était bien le chemin que nous indiquait Ferdinand Denis, la recette à être suivie aussi bien par les consommateurs internes qu´externes. Il était ainsi convenu que ce qui serait dorénavant perçu comme foncièrement « national » se rattachait à un espace géographique, doté d´un paysage propre et de certaines coutumes idéalisées. Et voilà que le Brésil « se connaissait » et « s´offrait à la fois à la connaissance » des autres.

Outre la référence à l´oeuvre de Denis, on ne pourrait négliger l´importance du poème *Les Natchez* (1826), de Chateaubriand, protagonisé par les Indiens des régions des alentours du Mississipi. Ce poème a inspiré tout un courant indianiste qui, après coup, serait identifié à la légitimité d´un « esprit national », dont la voix la plus expressive est bien celle de Gonçalves Dias, notamment dans le poème *Les Timbiras* (1857), qui a valu à l´auteur la médaille de l´ Ordre de la Rose, par l´intervention directe de D. Pedro II lui-même. Les agents tenants du canon – vus comme ceux dont la voix impose les valeurs à

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)

être prises en considération dans le champ – jugent convenable d´accepter les textes indianistes romantiques car ils servaient bien à masquer les contradictions foncières qui scindaient la culture et la société brésiliennes. La force de cette conception faisait ainsi partie de l´ *habitus* du champ littéraire au Brésil. Identifiés à cet *habitus*, les discours officiels cristallisaient un paramètre pour la littérature nationale, lequel déterminait des choix et des positions qui demeurent naturalisés depuis cette époque et dont les relents persistent jusqu´à l´heure actuelle.

Entre les années 1882 et 1885, deux traductions du poème de Gonçalves de Magalhães - *La Confédération des Tamoïos* - vers la langue italienne ont été publiées. En fait, il convenait à l´Italie de trouver une solution pour la grande masse d´agriculteurs désoeuvrés. Or, le Nouveau Monde se présentait comme une issue raisonnable et fascinante à la fois. Ce poème épique se prête dès lors à la propagande pour attirer cet effectif d´émigrés : on y trouve l´ image d´un pays qui se développe et se modernise, associée à l´abondance, à l´exubérance et à la richesse – propagande parfaite qui berçait le rêve d´un pays paradisiaque et auquel était réservé un avenir prometteur.

Le recueil poétique de Blaise Cendrars - *Feuilles de route* - est le récit de ses impressions et la description de son périple lors d´un voyage fait au Brésil. Dans ce livre, du début du XXe siècle, l´exotisme et le pittoresque prédominent encore, tout comme l´avaient fait auparavant les anciens chroniqueurs-voyageurs, ses prédécesseurs. Cendrars dira dans un article pour un journal français, en 1924, avant la traduction de *A Selva* (*Forêt Vierge*), de Ferreira de Castro, en se référant à l´ Amazonie :

> [c´est] un monde à part, unique; inédit par rapport aux autres zones de la planète (...) le plus exotique où une croisière de touristes puisse se risquer[16].

Ainsi, observe-t-on la survivance de la vision du voyageur en tant que médiatrice entre les deux cultures et responsable de la consolidation du mythe de l´exotisme du pays tropical[17]. C´est d´ailleurs ce sceau obligatoire qui soutient jusqu'à l´heure actuelle le succès de Jorge Amado en France, à tel point que l´auteur signait des contrats de traduction quasi simultanément à la parution de ses livres au Brésil.

[16] *Apud* SOUZA, Adalberto de Oliveira, *Cendras tradutor do Brasil*, São Paulo, Annablume, 1995, p. 57.
[17] BATALHA, M.C., *op. cit*., p. 578.

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)

Cette image tropicale, remplie de forêts mystérieuses et de plages paradisiaques, où circulent des personnages venus directement des histoires de l´écrivain bahianais, illustrent les prospectus et les affiches des agences de tourisme et nourrissent le rêve de vacances dans des paradis libres de tout péché dans les mers du Sud et sur les plages tropicales. A ce sujet, Pierre Rivas reconnaît que :

> La cartographie littéraire du Brésil ne coïncide pas avec sa réception à l´étranger. L´horizon d´attente du lecteur français (mais généralisable) ne s´intéresse qu´à une partie très géographique et circonscrite: la littérature du Nord-Est. (…) le modernisme brésilien, la littérature du Sud, reste encore largement étrangère au lectorat français. La « dépendance » paraît jouer en sa défaveur. « Simple écho du Vieux Monde? » Le saut qualitatif du modernisme brésilien par rapport aux avant-gardes européennes échappe encore à nos ethnocentrismes. (…) Dans l´imaginaire français, sur une longue période, le Brésil apparaît à la fois comme remords (colonial) et désir (fantasme) d´une incomplétude française. C´est la veine « exotique » et primitiviste qui travaille nos fantasmes brésiliens. Elle constitue l´horizon d´attente français, à la fois son fondement et ses limites[18].

En fait, après l´Indépendance politique, en 1822, la volonté à tout prix de marquer notre différence par rapport au Portugal n´a pas été sans conséquences pour le système littéraire brésilien. En premier lieu, elle nous a amenés à une vision en porte à faux de la réalité brésilienne; ensuite, nous avons adopté de façon indiscriminée le modèle français[19].

Du coup, on ne saurait méconnaître la portée de l´influence de la littérature française sur les écrivains brésiliens ainsi que sur la formation du goût du lecteur, notamment dans la période romantique. D´après les études d´Antônio Cândido[20], la grande quantité de romans traduits se concentre dans la période de 1838 à 1845; c´est aussi l´époque où les nouvelles de Pereira da Silva et le roman *O moço loiro* (*Le jeune homme blond*), de Joaquim Manuel de Macedo (1820-1882) sont publiés. Or, cela correspond au moment qui suit la grande vague de traductions de romans français à Rio de Janeiro, siège de l´Empire. À cette entreprise participaient, non seulement les jeunes clercs qui débutaient dans la carrière, mais aussi des écrivains dont la réputation

[18] RIVAS, Pierre, « Matériaux pour une etude de la réception de la littérature brésilienne en France » in *Revista Brasileira de literatura Comparada/Associação Brasileira de literatura Comparada*, vol. 1, n. 9, 2006, pp. 129-135.
[19] MELLO, Maria Elizabeth Chaves, *Lições de crítica,* Niterói, EDUFF, 1997.
[20] CÂNDIDO, Antônio, *Formação da literatura brasileira*, vol. 1, 1959, p. 120.

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)

était déjà assez solide, vivaient-ils au Brésil ou à l´étranger, en France, pour la plupart.

En effet, entre 1851 et 1861, le journaliste et romancier Manuel Antônio de Almeida a fait de nombreuses traductions du français au portugais - dont l´oeuvre de Charles Ribeyrolles, *Brésil pittoresque*, en 1859, pour la *Tipografia Nacional* -, auxquelles ont également participé encore quatre autres traducteurs, y compris Machado de Assis. Le plus souvent, seuls les romans-feuilletons étaient traduits et non les grands romans, obéissant de la sorte à la demande du public consommateur.

Brito Broca nous renseigne que Justiniano da Rocha (journaliste et écrivain) a traduit les trois volumes des *Mystères de Paris*, d´Eugène Sue, grand succès en Europe, en un mois à peine, étant lui aussi le traducteur du *Comte de Monte-Cristo*, de Dumas, publié dans le *Jornal do Commercio*. L´oeuvre de Sue a donné lieu à de nombreux romans-feuilletons parmi nous dont *Mistérios da Tijuca* (*Les mystères de Tijuca*), d´Aluísio de Azevedo, *Os mistérios da Roça* (*Les Mystères de la province*), de Vicente Felix de Castro et *Verdadeiros mistérios do Rio de Janeiro* (*Les vrais mystères de Rio de Janeiro*), de Paulo de Oliveira Marques, entre autres[21].

La forte demande pour ce genre de littérature, qui est très vite devenue populaire parmi nous, entraine deux types de conséquences immédiates qui interfèrent dans notre système littéraire: d´une part, elle dépasse largement la capacité de production de nos écrivains – qui en incorporent les techniques, les thèmes et les conceptions de vie caractéristiques du genre -, et, d´autre part, cette demande contribue à la mauvaise qualité des traductions qui circulaient parmi nous. Le bilan reste tout de même positif, même si les frontières entre « traduction » et « adaptation » sont difficiles à établir. En 1886, par exemple, Artur Azevedo a connu son premier succès en tant que dramaturge en présentant au théâtre Alcazar, à Rio e Janeiro, *A filha de Maria Angu*[22], adaptation parodique de l'opérette française *La fille de Madame Angot*. Le dessein assigné était de favoriser davantage la popularisation du genre, ce qui lui aurait été plus difficile s'il avait tout simplement traduit la pièce.

En outre, on trouve très facilement chez José de Alencar, chef de file du romantisme brésilien, des exemples de la modalité littéraire feuilletonesque, surtout dans ses narratives sociales urbaines qui avaient comme cadre la Cour de Rio de Janeiro telles *Cinco Minutos*, *A Viuvinha*, *Lucíola*, *Diva*, *A Pata da Gazela*, *Sonhos d´Ouro* et *Senhora.*

[21] BROCA, Brito, In LEAL, Victor et alii, *O esqueleto, mistério da Casa de Bragança*, Rio de Janeiro, Casa da Palavra, p. 107.
[22] PAES, José Paulo, *Tradução: a ponte necessária,* São Paulo, Ática, 1990, pp. 19-20.

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)

En phase avec le roman romantique, José de Alencar attribue lui aussi le privilège du social sur l´individuel, renouant les différents comportements humains avec l´univers social dans lequel ils sont plongés, selon ce qu´avait défini Balzac lors de son projet ambitieux de dresser le tableau complet de la société de son temps. Cette charte d´intentions exposée dans la *Comédie humaine* a également motivé le projet littéraire d´Alencar, qui s´est consacré à tracer le portrait du Brésil qui commençait de s´imposer comme une vrai « nation ». Aussi, le modèle de roman brésilien de représentation de la réalité sous ses aspects les plus variés entrepris par Alencar suit-il le modèle fourni par celui qui avait fixé les bases de ce genre littéraire dans le Romantisme européen, ayant lui-même publié ses romans en pied de pages des journaux de l´époque. Pareillement, Aluísio Azevedo, reconnu par les critiques de l'époque comme le « représentant du naturalisme brésilien », a aussi nourri l'ambition de construire la *Comédia Humana do Segundo Reinado* (La Comédie humaine du Second Empire), sous le titre « Brasileiros antigos e modernos » (Brésiliens anciens et modernes). Ce projet, pratiquement méconnu et qui n'est jamais allé plus loin que le premier volume, *O cortiço* (*Botafogo, une cité ouvrière*), a été exposé par l'auteur dans un article publié dans *A Semana*, en 1885.

L'importation des modèles laisse quand même une large part à une « paratopie tropicale ». Le célèbre article d'Araripe Júnior – « Estilo tropical. A fórmula do naturalsimo brasileiro » (Style tropical. La formule du naturalisme brésilien) (1888) – décrit le processus d'acclimatation du courant esthétique naturaliste qui s'est opéré au Brésil, et dont l'introduction il attribue notamment à Aluísio Azevedo.

Le naturalisme, selon Araripe, est le fruit du sol européen gris et maussade et, par conséquent, ne saurait se présenter de la même façon à une jeune patrie débordante d'espoir. Sans courir le risque d'une simple répétition exacte de la formule de Zola, Aluísio aurait réussi à créer sa propre voie. Lorsqu'il a imprimé au naturalisme des traits tout particuliers d'un pays tropical, il a doté cette école d'une dimension « salutaire », « isochronique » et « fructifiante ». Et, toujours d'après l'essayiste, *O mulato* (*Le mulâtre*) et *O cortiço* (*Botafogo, une cité ouvrière*) illustrent fidèlement ce naturalisme « chaud », adapté à la chaleur propre à notre sol et à notre peuple.

A la différence des grands romans qui étaient lus dans la langue d´origine, les feuilletons se destinaient à un public qui dépendait de la commercialisation des traductions pour avoir accès à ce type de lecture.

Les écrivains se retrouvaient donc partagés entre leur oeuvre « sérieuse », à savoir leur oeuvre proprement dite « littéraire », et les

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)

feuilletons, qu´ils écrivaient « au fil de la plume » pour les journaux, afin de répondre à la fois à la demande du public et à leur besoin de survie. Ils gardaient ainsi le sentiment d´être scindés en deux personnes distinctes: l´une devant subir les exigences des propriétaires des journaux au détriment de la qualité du travail; et l´autre qui préservait la pureté de ce qu´ils considéraient la « haute littérature » mais qui n´était lue que par un public très réduit. Dans ces conditions, l´écart entre ce qu'écrivent les clercs et ce que lit le public ne fait que s´approfondir, mettant, par conséquent le « champ littéraire » et ses agents dans une sphère qui semblait flotter au-dessus d´une réalité qui leur échappait complètement.

Il convient d´observer la situation générale du champ littéraire importateur face aux autres champs dans un cadre national, en tenant compte de son plus ou moins degré d´autonomie par rapport à ceux-ci, à savoir les champs économique, politique, etc. Lorsqu´il s´agit de champs plus consolidés et autonomes, les raisons littéraires qui justifient la prise de décision d´un écrivain sont sans doute plus évidentes, encore que jamais exclusives. Cela est d´autant plus vrai que, pour ce qui est de la traduction, l´importation dans ce sous-champ ne se fait pas seulement par les producteurs mais aussi par d´autres agents tels les éditeurs, les libraires etc. A ce titre, la fonction attribuée à la traduction par l´agent importateur tendra donc à conforter les normes et formules à succès commercial, visant aux bénéfices économiques, en l´occurrence l´importation du roman-feuilleton français à l´époque que nous avons examinée ici.

Toutefois, s´il est vrai que les changements à l´intérieur du champ littéraire brésilien ont été significativement poussées par l´apport étranger, contribuant ainsi à l´autonomie de ce champ et à la prise de position des agents, il semble également vrai que les options d´importation qui ont défini la fonction à laquelle se destinait le texte importé ont été conditionnées par « l´espace des possibles » de chacun de ces champs. D´une part, c´était bien le prestige de l´écrivain qui était en jeu – capital symbolique parmi ses pairs et gage de l´autonomie de la fonction « désintéressée » de l´esthétique, et par conséquent du champ lui-même -; d´autre part, il fallait considérer le degré de dépendance du champ littéraire par rapport aux autres instances directement impliquées, à savoir les éditeurs, les journaux et le public consommateur, c´est-à-dire, l´entrecroisement avec les champs économique, politique et social.

Par ailleurs, les relations entre les champs littéraires appartenant à des cultures différentes sont asymétriques et un même phénomène apparemment identique peut engendrer, dans le champ de la réception,

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)

des fonctions diverses de celles obtenues dans le champ d´origine. Aussi, rappelons-nous que, de même que dans les champs politiques et culturels dans lesquels ils sont insérés, les champs littéraires ne maintiennent pas non plus des relations innocentes entre eux; les principes de la lutte, de la compétition et de l´inégalité ne sont pas absents, les uns voulant l´emporter sur les autres.

Dans la mesure où l´importation se fait par des agents sociaux qui intériorisent la logique propre du champ auquel ils appartiennent, aussi bien que l´ensemble des croyances, des valeurs de la nationalité et la classe sociale dans laquelle ils se placent, on tend à définir les fonctions de l´importation à partir de ces repères surdéterminés. Or, lorsque la littérature que nous pouvons reconnaître comme « brésilienne » faisait ses premiers pas, nous étions encore très loin du temps où les alliances en dehors du système officiel commençaient à se construire, occupant tout un espace de marginalité et de résistance et ouvrant de la sorte la voie à la reconnaissance et à l´acceptation de nouveaux modèles dotés de valeurs purement littéraires et symboliques, c´est-à-dire, des espaces paratopiques.

Nous estimons donc que l´importation des romans-feuilletons traduits du français a constitué un jalon important dans la construction de la « littérature nationale », ayant joué parmi nous ce qu´ Itamar Even-Zohar a désigné par « rôle primaire », compte tenu du réseau des interactions qui se sont établies dans le champ littéraire brésilien durant le XIXe siècle, car ces traductions n´ont pas exercé une fonction conservatrice de maintien des normes déjà existantes, mais, bien au contraire, ont créé les conditions pour l'arrivée de nouveaux genres, tels le roman et la chronique. En outre, on rappellerait que, tout comme la narrative feuilletonesque française, lors de sa naissance, portait une forte charge de rénovation des vieux paramètres qui servaient de base pour le contrôle du *bon goût*, et que celle-ci a été transformée par la suite en « littérature industrielle » – perdant donc sa fonction « primaire » -, parmi nous, ces romans traduits ont exercé sur notre production littéraire un rôle stimulateur aussi bien pour ce qui était du mouvement interne au champ littéraire, que pour ce qui relève des rapports de celui-ci avec les autres champs.

En somme, c´est grâce à ces traductions que la toute jeune nation brésilienne s´est vu progressivement doter d´un vrai système littéraire en quête de son autonomie.

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)

Bibliographie :

AGUIAR, Ofir Bergemann (1999) : « Tradução e Literatura: os Folhetins traduzidos e a introdução da obra de ficção em prosa », MARTINS, Márcia A. P. (Org.), *Tradução e Multidisciplinaridade*, Rio de Janeiro, Lucerna.

ARROJO, Rosemary (1997) : *Oficina de tradução*, 3e éd. São Paulo, Ática.

AUBERT, Francis Henrik (1994) : *As (in) fidelidades da tradução*. Campinas, UNICAMP.

BHABHA, Homi (1994) : *The location of Culture*, Londres, Routledge.

BARBOSA, Heloisa Gonçalves (1990) : *Procedimentos técnicos da tradução*, Campinas, Pontes.

BATALHA, Maria Cristina (2000) : « Traduction et modèles canoniques: l´angoisse de la désobéissance », in *Méta*, vol. 45, nº 4, Montréal (Québec) Canada, Les Presses de l´Université de Montréal, pp. 569-580.

BERMAN, Antoine (1995) : *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard.

BERMAN, Antoine (1984) : *L´épreuve de l´étranger*, Paris, Gallimard.

BOSI, Alfredo (1992) : *Dialética da colonização,* São Paulo, Companhia das Letras.

BOURDIEU, Pierre (1987) : *Choses dites,* Paris, Editions de Minuit.

BOURDIEU, Pierre (1992) : *Les Règles de l´art,* Paris, Seuil.

BOURDIEU, Pierre (1997) : *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil.

BRISSET, Annie (1990) : *Sociocritique de la traduction*, Québec, Préambule.

BROCA, Brito (1979) : *Românticos, pré-românticos, ultra-românticos*. São Paulo, Polis, INL, MEC.

BLOOM, H. (1973) : *The Anxiety of Influence,* New York, Oxford University Press.

CAMPOS, Haroldo de (1976) : « Da tradução como criação e como crítica », in *Metalinguagem*, São Paulo, Cultrix.

CÂNDIDO, Antônio (1987) : *A educação pela noite*, São Paulo, Ática.

CÂNDIDO, Antônio (1959) : *Formação da literatura brasileira*, vol 1 et 2, São Paulo, Martins.

CASTELLO, José Aderaldo (1999) : *A literatura brasileira, origens e unidade (1500-1960)*, São Paulo, EDUSP.

CÉSAR, Ana Cristina (1988) : « Bastidores da tradução », in *Escritos da Inglaterra*, São Paulo, Brasiliense.

CHANADY, Amaryll (1992) : « L´institution littéraire et l´exclusion de l´autochtone en Amérique Latine », in *Surfaces*, vol. III, Montréal.

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)

CHEVREL, Yves (1989) : *La Littérature Comparée*, Paris, PUF.
COCO, Pina. A. (1990) : *O triunfo do bastardo: uma leitura dos folhetins cariocas do século* XIX, Rio de Janeiro, 2 vol, Thèse de Doctorat en Littérature Brésilienne présentée à la PUC – Rio.
DELISLE, Jean & WOODSWORTH, Judith (1998) : *Os tradutores na história,* Trad. de Sergio Bath, São Paulo, Ática.
EVEN-ZOHAR, Itamar (1978) : « The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem », in LAMBERT, J. & van der BROECK, R., *Literature and Translation*, Acco, Louvain, James S. Homes, pp. 117-127.
EVEN-ZOHAR, Itamar (1990) : *Polysystem Studies*, Tel-Aviv, vol. 11, n. 1, Spring.
ESPAGNE, M. & WERNER, M. (1994) : Avant-propos. In *Philologiques III. Qu´est-ce qu´une littérature nationale?*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l´Homme.
FROTA, Maria Paula (1996) : « Tradução, Pós-Estruturalismo e Interpretação », in *Cadernos de Tradução*, nº1, G.T. de Tradução da Universidade Federal de Santa Catarina, Florianópolis.
GLISSANT, Édouard (1996) : *Introduction à une poétique du divers*. Paris, Gallimard.
GLISSANT, Édouard (1983) : « Após Babel », in *Correio da Unesco*, nº 9, ano 11.
ISER, Wolfgang (1998) : On Translatability. Montréal, *Surfaces*, vol. 4.
LEAL, Victor – Olavo BILAC e Pardal MALLET (2000) : *O esqueleto, mistério da Casa de Bragança,* Rio de Janeiro, Casa da Palavra.
LIMA, Luiz Costa (1996) : « Literatura e nação: esboço de uma releitura », in *Revista Brasileira de Literatura Comparada*, Rio de Janeiro.
LUCAS, Fábio (1987) : *O caráter social da ficção do Brasil,* São Paulo, Ática.
MAINGUENEAU, Dominique (2006) : *Contre saint Proust ou la fin de la littérature*, Paris, Belin.
MARTINS, Márcia A.P. (1996) : « As relações nada perigosas entre História, Filosofia e Tradução », in *Cadernos de Tradução*, nº1. G.T. de Tradução da Universidade Federal de Santa Catarina, Florianópolis.
MELLO, Maria Elizabeth Chaves (1997) : *Lições de crítica,* Niterói, EDUFF.
MESCHONNIC, Henri (1972) : « Propositions pour une poétique de la traduction », in *Langages,* nº28, LADMIRAL, J.R. (org), Paris, Didier-Larousse, pp. 49-54.

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)

MEYER, Marlyse (1998) : *As mil faces de um herói canalha e outros ensaios*, Rio de Janeiro, Editora UFRJ.
MILTON, John (1998) : *Tradução: teoria e prática*, 2e éd., São Paulo, Martins Fontes.
PAES, José Paulo (1990) : *Tradução a ponte necessária,* São Paulo, Ática.
PAZ, Octavio (1981) : *Traducción: literatura y literalidad*, Barcelona, Jusquets.
RIVAS, Pierre (2005) : « Latinité et francophonie dans un monde globalisé », In JOBIM, José Luís (Org.), *Sentido dos lugares,* Rio de Janeiro, ABRALIC, pp. 166-172.
RIVAS, Pierre (2006) : Matériaux pour une étude de la réception de la littérature brésilienne en France. In *Revista Brasileira de Literatura Comparada/Associação Brasileira de Literatura Comparada*, vol. 1, nº 9, pp. 129-140.
ROUANET, Maria Helena (1991) : *Eternamente em berço esplêndido,* São Paulo, Siciliano.
SANTIAGO, Silviano (1978) : *Uma Literatura nos Trópicos: ensaios sobre sobre dependência cultural*, São Paulo, Perspectiva.
SOUZA, Adalberto de Oliveira (1995) : *Cendrars tradutor do Brasil,* São Paulo, Annablume.
(2006) : « Matériaux pour une étude de la réception de la littérature brésilienne en France », in *Revista Brasileira de Literatura Comparada/Associação Brasileira de Literatura Comparada*, vol. 1, nº 9, pp. 129-140.
STAUT, Lea Mara Valezi (1996) : « A presença da literatura brasileira na Universidade francesa », in Anais da ABRALIC, vol.3, Universidade Federal do Rio de Janeiro, pp. 891-894.

BDD-A5116 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:02:08 UTC)